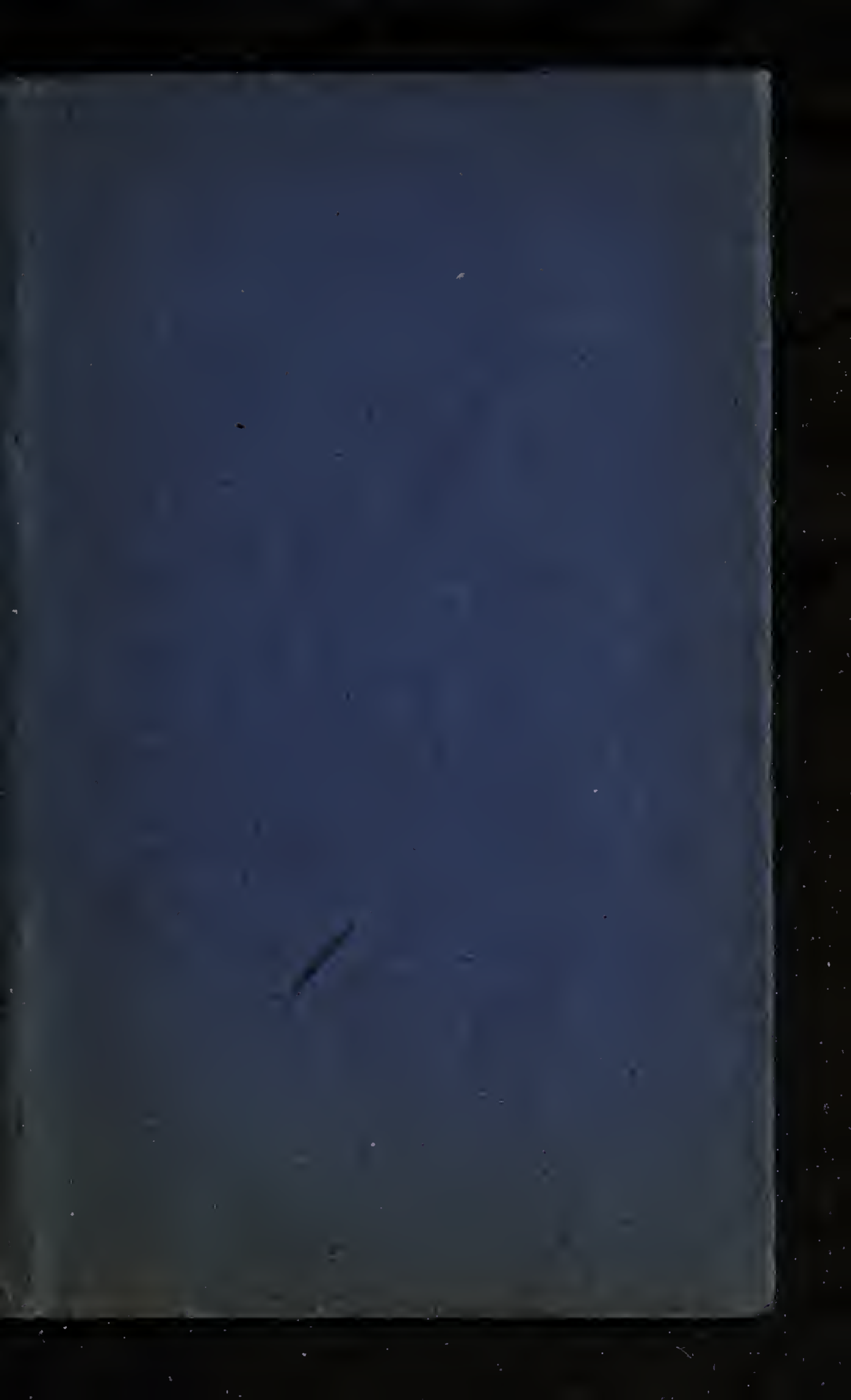
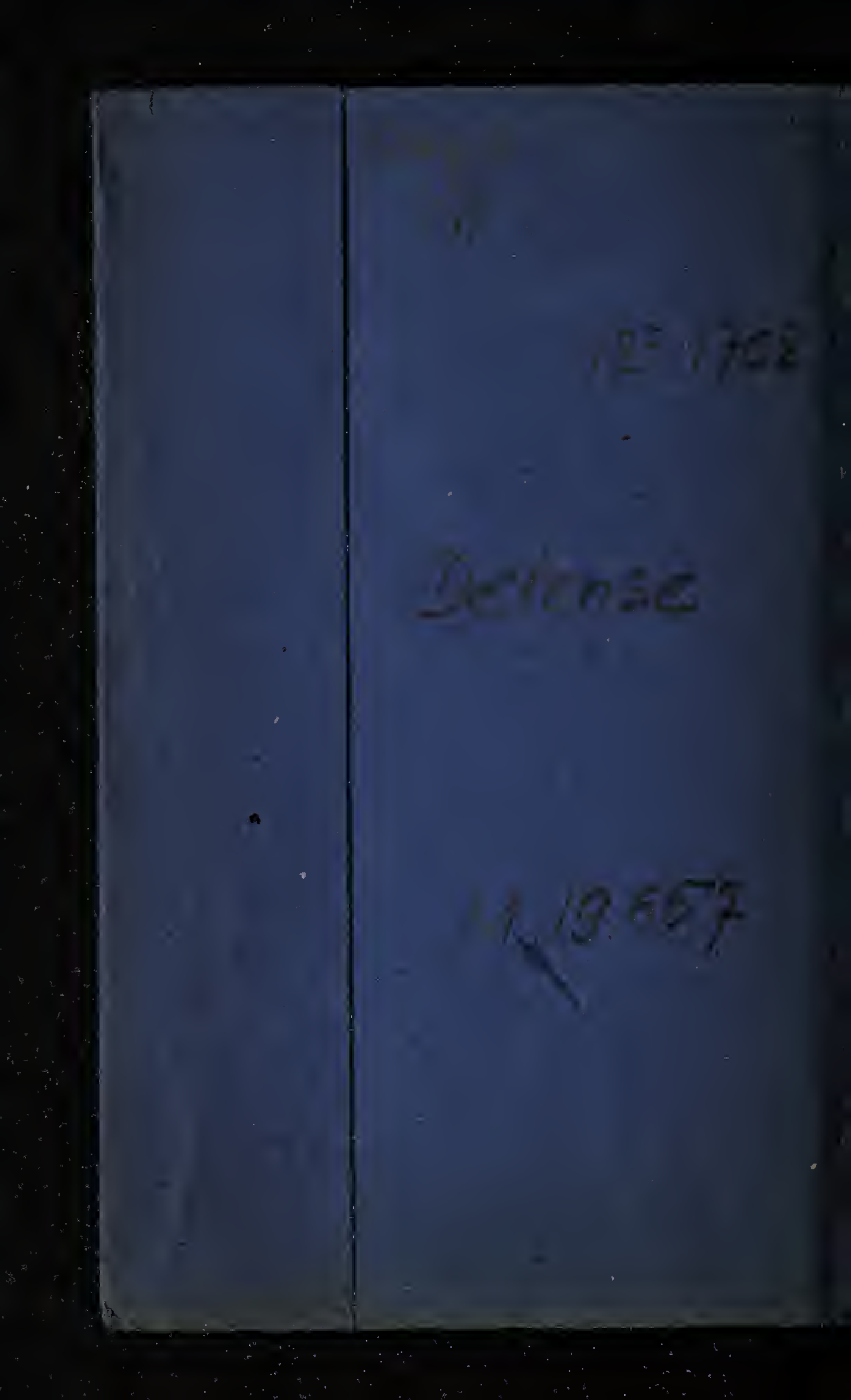



No 1702
Defense
1867

DEFENSE DE LA LIGUE DE L'EMPIRE,

POUR SERVIR DE RESPONSE AUX DEUX LETTRES DU BOURGEOIS DE COLOGNE.

Sur l'état present des Affaires.

M. DC. LXXXVI.

MONSIEUR,

PUis que vous avez rendu vôtre Lettre publique, vous m'avez mis en droit d'y répondre. La Ligue des Princes de l'Empire est trop necessaire pour ne trouver pas un grand nombre de défenseurs. Si vous continués à écrire sur ce sujet, vous serés accablé de réponses. Je ne grossirai point les objets, je ne ferai point de grands raisonnemens; mais j'ai dessein de vous mettre devant les yeux un portrait naturel de l'état où est l'Europe.

La France est montée au plus haut point de sa gloire; mais ordinairement c'est-là le point fatal pour les grandes Monarchies & pour les grands Princes. Ainsi bien loin de tirer du bonheur present de la France des consequences avantageuses pour l'avenir, on peut conclurre tout au contraire qu'elle est menacée de quelque grand malheur. Mais ce n'est pas à cela que je m'arrête. Les finances de la France, qui sont le nerf de la guerre, sont presque épuisées, les Protestans qui ont quitté le Royaume, ont emporté une grande quantité d'or & d'argent en espece, ce qui ordinairement cause la ruine

des

des Eſtats. On a voulu remedier à ce mal en hauſſant le prix des Loüis d'or, mais ce remede eſt venu trop tard: on avoit vendu ces Loüis aux Anglois qui les ont portés aux Indes ; ainſi le retour des eſpeces eſt deſormais impoſſible. Le Comerce ayant ceſſé, le profit des Douannes eſt peri : le Marchand qui ne trouve plus un gain conſiderable à la fin de l'année, retranche ſa dépenſe & ne fait plus travailler: l'Artiſan gemit dans ſa pauvreté : le Laboureur ruiné par les Soldats ou accablé de Tailles, laiſſe la campagne deſolée. J'ai veu des familles entieres Papiſtes fort attachées à leur Religion quitter la France, parce qu'elles n'y trouvoient plus leur nourriture. Les Manufactures eſtoient une ſource d'argent qui ne tariſſoit pas. Les Proteſtans les ont emportées. Celles de toile, de draps de laine, d'étofes de ſoye, de chapeaux, de peignes & de cartes, ſont répanduës dans la Hollande, l'Angleterre & l'Allemagne. Tout le monde enchanté des modes de France y portoit ſon argent, on alloit juſqu'aux Indes pour lui chercher de l'or, qu'elle ne payoit que par la meſme monnoye qu'on l'avoit

acheté des Indiens, c'eſt à dire, par des bagatelles. Mais on porte aujourd'hui les marchandiſes à Bordeaux, & on achete les vins de la Guienne avec ces mesmes choſes qu'on achetoit autrefois au prix de l'or & de l'argent. On eſt aſſuré de la pauvreté de la France par les taxes qu'elle fait ſur les Financiers, la diminution qu'elle accorde à ceux qui tiennent preſentement les Fermes, par la création des nouvelles Charges, & ſur tout parce qu'on ſçait qu'elle n'a plus deux années de ſon revenu d'avance, comme elle avoit autrefois. Si elle ſe trouve dans cette pauvreté pendant la paix, comment ſouſtiendra-t-elle la guerre; ou les Miniſtres des Princes Eſtrangers trouvant leurs Maiſtres plus difficiles, & profitant de l'occaſion, ſe feront acheter beaucoup plus cher; ou il faudra faire d'exceſſives dépenſes pour entretenir en tous lieux de puiſſantes Armées.

Ma ſeconde reflexion regarde les Proteſtans. Je ſuis aſſuré que ſi l'Envoyé de Monſieur le Duc de Lorraine a tenté leur fidelité, il ne l'a point ébranlée. Mais on ne peut nier que la fuite ne leur ſoit permiſe. Quand une armée ennemie paroi-

tra.

tra : le Roi de France sera forcé de laisser plus de cent lieuës de Frontieres ouvertes. Je suppose qu'il ne sorte par là que deux cent mille personnes ; ces gens qui amassent depuis long-tems de l'argent l'emporteront ; les Villes qui commencent à se dépeupler deviendront desertes : au contraire cela fournira aux ennemis des Soldats, des Officiers, des Artisans habiles pour perfectionner les manufactures, & enfin des habitans qui remplaceront ceux que la guerre emporte ordinairement. Je veux bien que les Protestans ne quittent point le Royaume, mais aux moins ils feront des assemblées publiques. Cela n'arrivera pas seulement dans une Province, mais dans tous les coins du Royaume. Les Dragons seront occupez à les punir ; ainsi ces pauvres gens sans armes, sans chef & sans rebellion au dedans du Royaume donneront plus d'occupation au Roi, qu'une armée ennemie. Enfin je suppose que les Protestans étoufant tous les sentimens de la Religion & de la conscience, ne fassent aucune assemblée ; mais le Roy du moins les craindra ; il sçait la violence qu'il leur a fait faire, & on est dans ces occasions

ſon plus grand ennemy. Cette crainte l'arrêtera à Paris. S'il en ſort la frayeur des ennemis ſecrets qu'il aura laiſſé derriere lui, le ſuivra, rompra ſouvent ſes meſures, ou du moins le forcera à tenir une armée dans le cœur de ſon Royaume comme dans une terre ennemie pour achever ſa ruine.

Voici une troiſiéme réflexion ſur l'état de ce Royaume, que je trouve deſtitué de Grands hommes. Il me ſemble que je vois cette maiſon de l'Evangile fondée ſur le ſable, qui tombe quand les vents ſouflent, & que la tempeſte devient violente; le premier malheur fera tourner la tête aux conducteurs de l'état. Le Roi eſt brave quand il n'y a point de peril. Ses Officiers diſoient ordinairement que la paix étoit faite, ou que la reddition d'une place étoit aſſurée quand on le voioit prendre ſon bufle & ſes groſſes bottes. Il a chaſſé deux de ſes meilleurs Generaux Mrs. de Schomberg & de Roye. Il en tient deux autres dans un eſpece de priſon, M. le Prince à Gentilly, parce qu'il ne veut pas obeïr à M. de Louvoy; & M. du Queſne à ſix lieuës de Paris, parce qu'il eſt Proteſtant. Quand M. de Crequi ne

ſeroit pas uſé par les travaux, on ſçait qu'il n'a fait qu'une ſeule campagne qui lui ait fait honneur; la bataille de Treves fut perduë par une faute qu'un bas Officier n'auroit pas faite. Il y auroit de la honte à remettre à la tête des armées M. de Luxembourg, puis qu'il n'a pû ſe juſtifier de s'être donné au Diable. M. de la Feüillade par la ſolidité de ſon jugement pourroit reparer le défaut des autres; il porte une Pique de bonne grace, quand il faut ſaluër une ſtatuë, & un foüet à la main au lieu de ſabre; il exhorte admirablement ſes ſoldats au jour de la * bataille; mais je ne voy pas qu'on lui confie les grandes armées. Ainſi quoi que les troupes de France ſoient bien diſciplinées, remplies de nobleſſe ruinée qui a plus de courage que le ſimple Soldat, elle ne doit pas être ſi redoutable; c'eſt une armée de Lions qui ne peut être conduite que par nn Cerf.

L'Angleterre fait le principal appui de la France. Il eſt vrai que la pitié qu'on a des malheureux, & l'amour de la Religion, redouble la haine que les Anglois ont naturellement pour la France. Mais aujourd'hui les Rois ne comptent leus Peu-

ples pour rien, *Dii nos tanquam pilas habent.* Cependant on peut remarquer, 1. Que le Roi ne pouvant aſſembler un Parlement, ou ne pouvant en étre le maître, s'il le convoque; il ne pourra faire de grandes levées ſur ſon peuple. Quand il levera un million ou deux, cette levée qui ne ſuffit pas pour ſubvenir aux frais de la guerre, ne pourra être redoublée. Ainſi tôt ou tard, le Roi ſe repentira de s'étre engagé dans une dépenſe qu'il ne peut ſoûtenir. Le feu Roi qui fit la guerre quelque tems avec le Roi de France, fut bien-tôt obligé de s'en ſeparer.

2. La paſſion que le Roi a témoigné d'établir ſa Religion, lui fait un nombre infini d'ennemis dans l'Etat. Il a fait ſuſpendre l'Evêque de Londres des fonctions de ſa charge; mais on ſçait que le peuple qui prend plaiſir à voir mortifier les Evêques, ne laiſſe pas de reſpecter celui-ci comme le défenſeur de la verité. On ſçait même qu'un ſi grand nombre de perſoñes de qualité l'accompagna quand il comparut devant ſes Juges, qu'on balança ſur ſa condamnation. Quel fonds peut-on faire ſur un Prince qui a autant d'ennemis que de ſujets, & qui ſera peut-

être forcé de rappeller ses troupes au milieu d'une campagne pour appaiser les troubles domestiques?

3. Si le Roi d'Angleterre avoit un successeur de sa Religion, son parti seroit redoutable; Mais la pensée que ce Prince qui est âgé, usé, & sans enfans, mourra bien-tôt; la crainte de déplaire à ses Heritiers presomptifs & d'en faire des ennemis irreconciliables; Cette même crainte, dis-je, qui empêche les plus dévoüez Courtisans de se déclarer pour la Religion Romaine, les empêchera aussi de soûtenir ses interêts avec la chaleur qui seroit necessaire.

4. Si les femmes n'avoient été cause des plus grandes revolutions du monde, je n'en parlerois pas ici. Mais la Maîtresse du Roi est de retour. Il avoit promis de ne la voir jamais; il a tenu cette promesse comme toutes les autres qu'il a faites. La Reine ne garde plus de mesures, jusqu'à violer le respect qu'elle doit au Roi. C'est une étrange chose que d'avoir des ennemis violens jusques dans sa maison; de voir d'une côté une femme Italienne, jalouse & emportée jusqu'à l'excés; & de l'autre, une Maîtresse fiere ennemie du

D

Papiſme, qui ſe ſoûtient hardiment contre ſes plus puiſſans ennemis.

Si la Hollande entre dans le party des Princes liguez, vous ne pouvez douter qu'elle ne le fortifie. Les dernieres playes de cette Republique, dit-on, ſeignent encore; L'Etat n'a point payé ſes dettes, & la guerre luy a été ſi funeſte qu'il doit l'éviter à quelque prix que ce ſoit. Je vous prie, Monſieur, de remarquer deux choſes ſur cet état: La premiere, que la face des affaires changea entierement depuis que M. le Prince d'Orange fut déclaré Gouverneur du Pays. Ce Prince qui étoit jeune, qui n'avoit jamais veu d'armée en bataille, fit ſeul balancer la victoire à Senef, & malgré toute la valeur du Prince de Condé, il l'auroit remportée, ſi le Comte de Souche ne l'avoit trahi. La Maiſon du Roy qu'on appelle Invincible, ſentit ce que peut la moindre partie d'une armée, conduite par un tel General. Le Roy de France le redouta tellement qu'il n'oſa lui donner bataille, ſuivant en cela le conſeil d'un de ſes plus braves Generaux. Malgré la fortune qui lui fut contraire, il remit la Hollande dans ſon premier état, & recouvra tout

ce

ce qu'elle avoit perdu dans le commencement de la guerre. Je ne sçai comment cet evenement, qui est un des plus extraordinaires qu'on ait jamais veu, ne fait pas trembler la France. Aujourd'hui, que les interéts de la Religion ont du moins assoupi les differens qui étoient entre la ville, d'Amsterdam & ce Prince, & qu'ayant autant de valeur, plus d'autorité, plus d'experience, & plus de bonheur, il fera sans doute réüssir ses desseins.

2. Si l'Etat n'est pas riche, les sujets le sont; la guerre ne se fera pas dans son sein; le plat païs ne sera point desolé, & par consequent les contributions n'étant point excessives, se feront tresvolontairement; ainsi on ne doit rien craindre de ce côté là; il y a une extreme difference entre un Etat qui a perdu la moitié de ses villes, qui est obligé de noyer la plus grande partie de ses terres, de nourrir l'ennemy dans ses villages, & à ses portes: & un Estat qui donne seulement des troupes à ses Alliés, qui les entretient dans le païs ennemy, ou qui ne leur donne tout au plus que des quartiers d'hyver, comme vous ne pouvez pas desavoüer que cela arrivera. La Suisse & la Hollande ne

sont

ſont pas fameuſes par leur Cavallerie, mais on ne peut rien voir de plus leſte, de mieux diſcipliné, & de plus brave que l'Infanterie des Provinces unies. On y a ſouvent manqué de bons Officiers ; mais la France comme ſi elle travailloit elle même à ſa ruïne, a pourveu à ce défaut ; elle en fournit tous les jours aux Etats en grand nombre, qui avec la valeur Françoiſe, & l'experience qu'ils ont acquiſe ſous Mr. de Turenne & ſous Mr. le Prince de Condé, joignent encore la haine contre ceux qui les ont dépoüillez ſi injuſtement de leur patrimoine.

Mr. l'Electeur de Brandebourg ayant étouffé tous les reſſentimens qu'il avoit contre la Maiſon d'Aútriche, & rompu toutes les meſures que quelquesuns de ſa Maiſon avoient priſes avec la France, prend hautement la protection de l'Empire. Vous ſçavez que c'eſt le plus habile homme d'Allemagne pour le conſeil; que ces troupes ſont bonnes ; qu'il n'épargne point ſes revenus pour l'entretien de ſon armée. On ſçait par experience que le Duc de Zell à la tête de ſa Cavallerie ſi fameuſe, eſt un General redoutable; ainſi il ſeroit inutile d'en parler. J'admire juſ-

ques

ques où la fierté porte les hommes ; car comme si la France n'avoit point assés d'ennemis, elle outrage les Suisses, elle ne les a pas plûtôt bridez par un fort, qu'elle fait faire des insultes par ses soldats sur leurs terres. Outre qu'ils peuvent donner un secours considerable ; il suffit qu'ils rappellent leurs troupes qui servent en France; on aura beau faire ; il y aura tres peu d'Officiers & encore moins de Soldats assez laches pour sacrifier la liberté de leur patrie pour une solde qu'on ne leur donne qu'apres leur avoir fait mille outrages.

Considerez presentement les principales Têtes qui sont entrées dans la Ligue, & qui se resolvent à défendre l'Empire. L'Espagne est pauvre : mais se trouvant reduite au desespoir, elle fera un dernier effort pour rompre ses fers. Elle profitera des fautes qui se sont faites dans la dispensation de ses finances, qu'on vole impunement, au lieu de les distribuer selon l'ordre : Mais du moiés on ne peut contester que ses places en Flandre ne soient fortes, bien munies & defendües par des Officiers, qui voyant une armée en campagne prête à les soûtenir défendront vigoreusement. C'est beaucoup que l'Espagne soit en état de soûtenir ce :

premier choc de la guerre; car ensuite il ne sera pas difficile de remedier à ces maux. L'Empereur soûtenu par les Electeurs de Baviere & de Saxe, ayant fait la paix pendant l'hyver avec le Turc, qui n'osera la refuser quelques dures qu'en soient les conditions. La prise de Bude, les conquêtes des Venitiens, l'avantage que le Roy de Pologne a remporté, comme malgré luy, nous en assurent. L'Empereur, dis-je, mettra sur pié une armée, remplie de soldats aguerris par leurs derniers travaux, accoûtumés aux fatigues, conduits par des Generaux de reputation. Les Republiques de Gennes & de Venise, qui lui sont étroitement unies, fourniront ce qui manque à ces finances; les Païs hereditaires subviendront avec plaisir pour se vanger d'un ennemy qui a tiré le Turc dans leurs terres. Le Duc de Lorraine peut demander avec justice le recouvrement de son païs, dont les habitans aussi bien que ceux de la Franche Comté ont passé pour les plus fideles & les plus fortement attachés à leur Prince. L'Empereur sera forcé de secourir son Allié en reconnoissance des services qu'il luy a rendus à present. Ainsi quand le Roy de France n'auroit il pas violé la treve par les poteaux de

Namur

Namur & par une infinité d'autres infracti-
ons, la guerre ne laisseroit pas d'être juste
La seule chose qui peut vous flatter, est la
promptitude avec laquelle le Roi de
France commence ses campagnes ; la lenteur avec laquelle les Allemans marchent ;
je ne doute point aussi que les commencemens de la guerre ne soyent facheux ; mais
quand tous ces corps qui ne doivent pas attendre le succés d' une campagne pour se
déclarer, puis que leur perte seroit inévitable, s'ils se laissoient devorer l'un aprés l'autre : Quand, dis-je, tous ces corps dont je
viens de parler, seront réunis, que le Roy
de France sera obligé de tenir des corps d'armée en Alsace, en Lorraine, en Flandres,
en Catalogne, & dans le cœur de son Royaume, que ces troupes qu'on a gâtées chez
les Protestans, où ils sont plongez dans toutes sortes de débauches, viendront à combattre la Cavallerie Allemande, les troupes disciplinées des Alliés, & accoûtemés
au froid, au chaud, & au feu du canon & du
mousquet, il est à craindre que la France
ne se repente de ces invasions & des violences qu'elle fait à tous ses voisins.

Comparez, je vous prie, Monsieur, l'état
des Princes liguez avec celuy de la France :

Si les Suiſſes, qui ſont les plus intereſſez dans cette affaire, retirent leurs troupes, celles de France ſe trouveront affoiblies d'un corps de 24. mille hommes de la meilleure Infanterie. Une autre partie des troupes de France eſt composée de Dragons, de Cuiraſſiers qui ſe ſont perdus chez les Proteſtans, comme les delices de Capoüe corrompirent l'armée d'Annibal. Le reſte qui eſt composé de la Maiſon du Roy, & de quelques autres troupes, eſt tres-bien diſcipliné : mais ce petit corps ne pourra pas être en tous lieux, ni toûjours réüni enſemble; ce qui fait toute ſa force, & mêmes il n'eſt pas ſuffiſant pour ſoûtenir le ſuites d'une longue guerre. Ces troupes ſeront commandées par Mrs de la Feüillade & de Crequi, ſi la devotion ne met ſur les rang Mrs de Duras & de Bellefonds, dont l'un doit le bâton de Marechal à la valeur de Mr. de Turenne, plûtôt qu'à la ſienne, & l'autre s'eſt rendu mépriſable en Catalogne. Du côté des Princes Liguez on peut aſſembler un corps de 150. mille hommes; les Etats d'Hollande peuvent fournir 25. mille hommes, ſans dégarnir leurs places, ni faire de nouvelles levées : Mr. l'Electeur de Brandebourg en peut donner 20. mille;

mille : Les Ducs de Zell & de Hannover 11 ou 15. mille ; & en rappellant les troupes qui ont ſervy en Hongrie, l'armée ſe trouve complette ſans demander rien aux Suiſſes, dont la Milice rappellée ne demeurera pas oiſive. Ces troupes ont veu des ſieges, des batailles rangées, ont combattu des ennemis qui n'avoient point été corrompus, & ſeront commandés par les Princes de Valdec, de Zell, de Lorraine, d'Orange, de Baviere, qui au lieu d'acheter la reputation de Grands Hommes, l'ont acquiſe par leur valeur & par leur experience. Le ſuccés des combats eſt toûjours incertain, mais ſi le bonheur paſſé de la France ne vous aveugle pour l'avenir, vous m'avoüerez qu'il y a plus d'apparence que la victoire panchera du côte des Princes Liguez, que de celuy de la France.

Il ſeroit inutile d'entrer dans le détail de tous vos raiſonnemens ; je me contenteray donc d'en examiner quelques uns. Vous reconnoiſſez qu'on a fait outrage à l'Eſpagne en plantant les poteaux à Namur. Vous avoüés donc que c'eſt la France qui rompt la trêve, qui commence les hoſtilitez, & qui par conſequent ſe charge de toute l'injuſtice de la guerre.

L'union des Princes vous fait croire qu'ils reconnoiſſent leur foibleſſe, & qu'ils ne pourront pas vaincre la France : Mais vous deviez tirer de cette union une conſequence oppoſée. Ce n'eſt pas raiſonner que de dire les Princes ont grand ſoin de s'unir & d'aſſembler des troupes, donc ils ne pourront vaincre, & ils en ſont eux mêmes convaincus. Car le ſoin qu'ils ont de s'unir les aſſure de la victoire. Il faut dire au contraire : Les Princes de l'Empire ſont étroitement unis, ils n'oublient rien pour groſſir leur armée ; il eſt donc à craindre que la France ne demeure accablée ſous un ſi grand nombre d'ennemis.

Avez-vous raiſon de demander avec inſulte, qui eſt-ce qui défendra Namur ou Mons, quand elles ſeront aſſiegées ? Ne ſçavez-vous point que ce ne ſeront ni les Eſpagnols, ni les Hollandois, ni les Allemans en particulier, mais que ce ſeront les Princes Liguez qui auront en Flandres un corps d'armée ſuffiſant pour donner bataille, ou qui viendront tous enſemble pour ſecourir des villes ſi fortes. Avez-vous raiſon de demander où les troupes pourront trouver des quartiers d'hyver : puis qu'ils en prendront ſi facilement en Flandres &

en Alſace, & ſur les bords du Rhin? Avez-vous raiſon de menacer preſentement la Republique de Gennes? Croyez-vous que lors que les Confederés fondront ſur la France avec toutes leurs forces, ou du moins l'occuperont ailleurs, elle puiſſe envoyer des vaiſſeaux, bombarder les belles Egliſes de Gennes. Vous faites ſouvenir cette Republique des outrages qu'elle a reçus, lors qu'il ſeroit neceſſaire qu'elle les oubliaſt, & lors qu'elle trouve une occaſion ſure de s'en vanger.

Ce que vous dites de l'Angleterre, me ſurprend beaucoup plus. Un amy de la France doit-il apprendre aux Anglois que leur Roy veut ſe mettre hors de Page & uſurper une autorité tyrannique ſur eux? N'eſt-ce pas là ſoufler le feu qui s'allume, & ſonner le bouteſelle pour la guerre civile? Un amy de la France doit-il apprendre aux Anglois que leur Roy veut entierement ruïner leur commmerce, & placer à leur porte le plus redoutable ennemi de leur Couronne, afin de pouvoir les tyranniſer enſuite? Comment dites vous que le Roy d'Angleterre ſe rendra redoutable par cette guerre? puis que vous avoüez qu'il n'a point d'Empire ſur le cœur de ſes ſujets, & que c'eſt ſon ar-

mée

mée qui le fait redouter. Si cette armée demeure dans ſon Royaume, elle ne ſervira point au Roy de France ; ſi cette armée ſort de l'Angleterre pour ſecourir la France, le Roy d'Anglererre demeurera dépouillé & expoſé à toutes les inſultes de ſes ſujets; & bien loin de citer alors l'Evêque de Londres, il n'oſeroit pas faire un acte ſevere de juſtice? Voulez-vous ſçavoir le veritable intereſt du Roy d'Angleterre? ce ſeroit de s'oppoſer aux uſurpations de la France, de peur que ſi elle réüſſit, elle ne le bride un jour, comme elle fait les Suiſſes, qui ont été autrefois ſes amis, ou plûtôt ſes eſclaves? S'il ne veut pas s'oppoſer à la France, il doit ſuivre le conſeil que donnoit autrefois un homme de Dieu: Tenez-vous tranquille & en repos, voſtre force ſera de vous tenir en repos. Il n'auroit point la honte d'avoir contribüé à la perte de ſon Royaume & à la gloire de ſes plus grands ennemis. Ce Prince aime-t'il la gloire, il deviendra par cette neutralité l'Arbitre de tout le monde, reſpecté des deux partis, qui le craindront également. Veut-il humilier ſes ſujets, il pourra le faire, ayant une armée dans ſon Royaume, pendant que tous les Princes occupez dans

une

une guerre ne pourront fournir à ſes ſujets aucun ſecours. Pour-quoy ne voulez-vous pas que le Roy d'Angleterre faſſe enfin reflexion ſur ſes veritables interêts? Ce Prince qui avoit commencé la guerre contre la Hollande, ne ſçut-il pas bien arrêter les conquêtes de la France, & retirer ſon frere de la ligue qu'il avoit fait avec elle, & même l'obliger à traiter avec les Hollandois, quand il vit qu'on faiſoit tort à la Couroñe dont il n'étoit que le preſomptif heritier?

Vous comparez l'Eſpagne à un homme qui a perdu toutes les parties de ſon corps, & qui n'a plus que la langue pour parler. S'il lui reſte une langue pour parler, elle ſçait auſſi ſe taire; car elle a fait la ligue ſans que la France l'ait ſçuë.

Vous dites que le Roy de France ſçait tout, mais qu'il a ignoré la conduite de l'Eſpagne, parce qu'il la mépriſe. Vous faites-là du Roi de France un étrange Politique; il entretient à grands frais des eſpions juſques dans la petite République de Gennes, à laquelle il ſeroit en état de donner mille coups aprés la mort; & il mépriſe l'Eſpagne? il a des eſpions dans tout l'Empire qui eſt occupé à la guerre d' Hongrie: Mais il neglige ſon plus proche voiſin, ſon enne-

my

my le plus violent, & celuy qui doit chercher avec plus d'ardeur la vengeance, puis qu'il a receu les plus grands outrages. Si le Roy de France se conduit ainsi, il n'est point si redoutable que vous le dites. Ce n'est pas la seule faute que vous faites sur cet article, où il vous étoit plus aisé de triompher. Vous dites que l'Espagne est un hom̃e mort, & que son Roy n'est qu'un enfant dont deux femmes se disputent la faveur. Cependant vous faites faire à ce Roy les entreprises les plus difficiles & les plus sages, avec le plus grand secret du monde, puis que vous avoüez que c'est lui qui a mis le feu sous le ventre des Princes Protestans, & qui est le principal autheur de la Ligue. Vous dites encore que l'Espagne, sans toucher à la flotte des Indes, a trouvé un fonds pour payer les Princes, que l'avarice a engagé dans ses interêts; & dans la même Lettre vous apprenez à ces Princes, qu'ils ne recevront aucune récompence de leur engagement. C'est ainsi qu'on se contredit quand on suit sa passion, au lieu de raisonner sur le veritable estat des choses.

Vous paroissez chagrin de ce que les desseins de la Hollande vous sont cachés; comment le Roy de France, qui sçait tout, ne

vous

vous les a-t'il point découverts? Ce qu'il y a d'étrange, c'est que vous faites à la Hollande un sujet de honte de son secret. Ignorez-vous que le secret qui est l'ame des grandes entreprises, ne procede pas toûjours d'une crainte accompagnée de lâcheté? Comment trouvez-vous la perte de la Hollande infallible dans la guerre? Elle a 25. mille hommes sur pied, il ne luy coûtera pas davantage à les entretenir au services des Alliés que dans ses terres. S'il faut faire de nouvelles levées, elle a déja des Officiers qu'elle entretient; ainsi la plus grande dépense est faite: Comment méprisez-vous cet Estat comme incapable de secourir Mons, puis qu'avec de l'argent & de bonnes troupes elle fournit à la Ligue un homme, á qui les Generaux François ont rendu ce témoignage, qu'on ne pouvoit voir un plus brave Soldat, ni un plus sage General.

Vous avez mieux penetré dans le Cabinet de l'Empire, que dans celuy des autres Estats: Il ne faut pas s'en étonner; les Jesuites en ont les clefs, & quelquefois les sceaux dont ils font commerce avec la France. Il est vray, qu'un party ennemy du Duc de Lorraine fit manquer la prise de Bude il y a deux ans, & le Comte de Staremberg repa-

rafa

rat alors une partie du mal qu'il avoit fait au Turc, par la défence vigoureuſe de Vienne : Mais cela fait directement contre vous; car le Conſeil de l'Empereur employera tous les moyens imaginables pour aider le Duc de Lorraine dans une guerre qui l'éloignera pour jamais de Vienne ſi elle eſt heureuſe, & qui le remettra ſur leurs bras ſi le ſuccés n'en eſt pas favorable. A Bude il falloit prolonger la guerre pour élogner le Duc de Lorraine; dans la Lorraine, il faudra aider le Duc de toutes les forces de l'Empire, pour empécher qu'il ne revienne.

Je m'aperçois que ma Lettre eſt trop longue: je finis en remarquant que vous groſſiſſez étrangement les objets, quand vous donnez aux trois Electeurs Eccleſiaſtiques une Armée de trente trois mille hommes. Si les cent deux mille hom̃es de France n'étoient pas plus effectifs, il ne feroient trembler perſonne. La ville de Treves fut elle dans la derniere guerre ſi avantageuſe au Roy de France, pour nous dire qu'elle ſuffiroit pour aſſurer ſes affaires? Vous auriez mauvaiſe opinion des Princes, ſi vous croyiez les étoñer par de ſemblables idées. Je ſuis

MONSIEUR

Vôtre &c.

Ce 1. Novembre 1686.